jours près. Il avait passé tout l'automne au Fort des Liards, dans l'espoir d'y faire quelques prosélytes, mais le pauvre homme n'a pu réussir. Les sauvages se moquèrent de lui. Pour se soustraire à leur indifférence il vint au Fort Nelson, mais là encore sa présence n'éveilla que le mépris et même la crainte. Vous en jugerez par le fait suivant.

Tout récemment, Bompas avait donné un peu de thé à une pauvre malade, laquelle, soit dit en passant, avait refusé de lui prendre la main, selon l'usage. La défiance alla plus loin encore. Le thé donné par l'évêque anglican fut préparé par une petite fille de la malade; mais l'infirmière improvisée le fit trop fort, et la malade, l'ayant goûté, repoussa aussitôt la boisson, en disant qu'elle contenait du poison. La provision fut jetée au feu. Telle est la confiance qu'inspire le ministre de l'erreur. Au Fort Simpson, mission du Sacré-Cœur de Jésus confiée aux soins du R. P. de Krangué, les sauvages commencent à s'apercevoir qu'ils ont été trompés par tous ces ministres. Plusieurs d'entre eux, repentants d'avoir quitté l'ancienne religion, ont abjuré leurs erreurs et prié le Père de les recevoir de nouveau parmi ses brebis. Ce mouvement de retour serait bien plus considérable encore, si nous pouvions avoir ici une résidence fixe. Mais, hélas ! nous sommes en trop petit nombre pour pouvoir effectuer ce projet.

V. Lecomte, o. m. i.

EXTRAITS DU JOURNAL DE Mgr CLUT.

Ces courts extraits, que nous empruntons au journal de l'évêque d'Arindèle, et la lettre du R. P. Seguin qui lui fait suite, donneront aux lecteurs des Annales une idée des privations de tout genre endurées par nos mis-

sionnaires du Mackenzie, et du courage héroïque avec lequel ils acceptent leurs souffrances.

1885. — Les RR. PP. ROURE et LADET sont arrivés le 9 février, a la Providence, où je les avais devancés, afin de faire avec nous leur retraite annuelle. Ils ont été cinq jours en route, n'ayant que des chiens sans vigueur attelés à leurs traîneaux. Il leur a fallu frayer leur chemin dans la neige, et marcher une grande partie du temps pour diminuer la charge des chiens.

Vous voyez par là que les deux missionnaires ont pu, durant ces cinq jours, acquérir des mérites en assez grand nombre pour attirer les bénédictions de Dieu sur leur retraite.

Nous voici réunis : trois Pères et quatre Frères profès, un Père et trois Frères novices, et moi. Jamais nous n'avions vu une si belle réunion d'enfants de la famille à la Providence. J'avais prié le R. P. LECORRE de nous donner les exercices : il s'en est acquitté à la satisfaction de tous. Les sujets qu'il a offerts à nos réflexions étaient bien choisis, et traités avec onction et éloquence. Le 17 février, en nous donnant, suivant l'usage, l'accolade fraternelle, je l'ai remercié chaudement au nom de tous.

Une glace précoce ne nous ayant pas permis de prendre une quantité suffisante de poissons, nous dûmes y suppléer en tendant des pièges aux lapins sauvages. Nous en prîmes près de trois mille, et, malgré cette capture, vers la fin de l'hiver il fallut envoyer pêcher à la grande île, sur le grand lac des Esclaves, à 40 milles de la Mission. L'embarras était de trouver du monde pour briser la glace, tendre les filets et les visiter. Nous dûmes, pour nous tirer d'affaire, faire interrompre le noviciat du F. Marc Le[redacted], afin de l'adjoindre au F. Ollivier-CARROUR, comme aide-pêcheur. Pour ramener le poisson pris, ne voulant pas employer les novices, qui auraient dû,

pour cela, sortir de leur retraite, nous nous mîmes tous alternativement à cette rude besogne. Il fallait cet effort, sous peine de voir les enfants de l'école et le personnel de la Mission exposés à mourir de faim.

Dans un voyage que je fis en compagnie du F. Rousset, il arriva un accident très grave à ce dernier. Nous avions dû emprunter quatre chiens étrangers. L'un d'eux fut battu honteusement par les nôtres durant toute une nuit. Exaspéré, il devint furieux et partit. Il fallut longtemps pour le rejoindre. Quand le Frère voulut lui mettre le collier, l'animal lui sauta au visage et le mordit cruellement à la lèvre supérieure. Heureusement, j'avais de l'arnica sur moi et je pus panser la plaie sur l'heure. Malgré mes soins, la lèvre enfla considérablement. Le F. Ollivier Carrour était effrayé et aurait voulu que j'emmenasse sans retard le blessé à la Providence ; mais c'eût été une imprudence, à cause de la rigueur du froid. Je partis donc seul pour la Mission ; là je me munis de linge et d'une nouvelle fiole d'arnica, et je me hâtai de revenir. Après avoir chaudement enveloppé le bon Frère dans mon traîneau, je le suivis à pied, et le soir, malgré mes 40 milles de marche, j'étais frais et vigoureux comme à trente ans. Cet accident du Frère m'obligea à renoncer à la visite que j'avais résolu de faire à la rivière des Liards, où je n'avais pas paru depuis dix ans. Je dirigeai donc mes pas d'un autre côté, vers le Fort Raë, mission Saint-Michel.

Le 7 avril, mardi de Pâques, le R. P. Ladet, le F. Rousset et moi partions dès trois heures du matin, les messes dites.

Je vous fais grâce de l'exposé de nos fatigues, surtout du récit de nos souffrances occasionnées par la vermine, dans les diverses huttes sauvages. Durant trois mois passés à la mission Saint-Michel, j'ai eu la consolation de

voir tous les Indiens fréquentant le poste, à l'exception de quelques familles. Ces chers Indiens, que je visitais pour la cinquième fois, m'entouraient sans relâche et à tour de rôle; mais, malheureusement, leur manque de provisions ne permettait pas à chaque famille de séjourner plus de huit à dix jours. On amena, pendant que je me trouvais là, une femme ancienne, mourante, pour qu'elle reçût du R. P. ROURE les derniers sacrements et pour qu'elle fût préparée par lui au dernier passage. Quand elle fut munie de tous les secours religieux, ses nombreux parents la ramenèrent chez eux, de peur, en restant, d'occasionner la famine dans le pays. Elle mourut cinq jours après, bien préparée et bien résignée.

Durant la mission, une jeune femme, que j'avais instruite et qui venait de faire sa première communion, mourut subitement.

Le 14 juin, solennité de la fête du Sacré-Cœur, presque tous nos Indiens se sont approchés des sacrements. Pendant que le P. ROURE chantait la messe, moi je soutenais le chœur avec le P. LADET. Nous avions dans l'assemblée de belles voix d'hommes; trois jeunes femmes et deux jeunes filles métisses, élevées à notre école de la Providence, et ayant des voix très harmonieuses, soutenaient, de leur côté, le chant des femmes. A la fin de la messe, je fis une instruction, à la suite de laquelle nous plantâmes une croix en face de la chapelle. Toute la population du Fort Raë était présente, et nous eûmes une fort belle procession. Il y eût de l'enthousiasme.

Le jour de la Saint-Jean-Baptiste, il y eut environ deux cents communions, grand' messe solennelle; le soir, pour échapper à la chaleur, et à cause de l'exiguïté de la chapelle où tout le monde ne peut prendre place, car il y a des Indiens venus de loin, nous nous déployons en procession, au chant des cantiques, et nous allons réciter le

chapelet au pied de la croix. Au retour, pour la bénédiction du saint Sacrement, un tiers seulement de la population put trouver place dans l'église.

La première visite faite par les missionnaires Oblats de Marie Immaculée au Fort Raë fut celle du R. P. Henri GROLLIER en 1859. En 1873 seulement, nous pûmes résider là à poste fixe, et j'amenai moi-même le R. P. ROURE à ce nouveau poste. La Mission n'avait eu jusque-là qu'une seule visite épiscopale, celle de Mgr GRANDIN. Depuis son installation, le R. P. ROURE a très bien mené sa mission.

Le 4 juillet, accompagné de mon cher F. ROUSSET, je pris passage sur la barque du Fort Raë se rendant au Fort Smith. Quatre jours après, nous arrivions à la mission Saint-Joseph, où je rencontrai presque tous les Indiens du poste. Je les évangélisai durant cinq jours; les PP. DUPIRE et JOUSSARD entendaient les confessions. C'est là que j'appris les tristes nouvelles du Nord-Ouest.

Le 21 juillet, grâce au steamer *Graham*, j'arrivais, à sept heures du matin, à la mission de la Nativité, où je fus reçu avec bonheur par les Pères, Frères, Sœurs, enfants de l'école, métis et Indiens.

† ISIDORE, O. M. I.,
Evêque d'Arindèle.

LETTRE DU R. P. SEGUIN A Mgr CLUT.

Notre-Dame de Bonne-Espérance, le 29 mai 1885.

MONSEIGNEUR ET CHER PÈRE,

Vos deux lettres du mois de mars dernier me sont parvenues le 12 avril. J'ai vu, par ce que vous me dites, que vous n'êtes pas riche en provisions, et que vous avez bien aussi vos misères. Mais la Providence vous a donné un lac qui peut vous fournir le nécessaire. Ici, nous ne sommes pas si bien partagés : quand le gibier man-

que, tout manque. Après le départ de l'express de février, je pensais que notre position allait changer, comme il était arrivé déjà plusieurs fois les années précédentes; mais, au lieu de s'améliorer, elle n'a fait que s'aggraver de plus en plus. A force cependant de faire des neuvaines à la sainte Vierge, à saint Joseph, à saint Benoît Labre, ces bons saints nous ont obtenu de Dieu la vie. Quand nous arrivions au bout, alors le bon Dieu nous envoyait encore un morceau, ici comme au Fort. Quand le dégel a commencé, nous étions fort en peine de savoir comment nous passerions le printemps. A la fin du charriage, nous avions 400 livres de viande fraîche et quelques plats côtés pour nourrir cinq personnes et les chiens de deux traînes. Le jour de la Pentecôte, le F. Kearney disait à table : « Tous nos chiens vont mourir; car je n'ai plus rien à leur donner. Nous n'avons plus que quelques morceaux de viande, il faut les garder pour nous. » Le soir même, il arrivait au Fort quelques sauvages; ils nous apprirent qu'à une journée d'ici, il y avait un lac où l'on prenait quelques brochets et des carpes. Le surlendemain, ils partaient de nouveau, emmenant avec eux les chiens de la Compagnie et les nôtres. Reviendront-ils tous vivants? J'en doute; mais leur vie est moins en danger qu'ici. La Providence veut les conserver, puisqu'elle leur a offert des vivres que nous ne pouvions pas leur fournir.

L'automne dernier, je regrettais bien que Votre Grandeur ne fût pas descendue ici; mais maintenant, loin d'en avoir du regret, je suis bien content qu'Elle ne soit point venue, et cela pour deux raisons : la première, c'est que vous n'auriez vu que quelques sauvages, le plus grand nombre restant dans le bois faute de vivres; et la seconde, parce que vous auriez eu beaucoup de peine à vous rendre à Tsikkétsig, faute de vivres, et qu'une fois là, il aurait fallu continuer notre carême plus durement encore qu'à

Good-Hope. Vers le printemps, quelques sauvages de Good-Hope ont trouvé une petite bande de Loucheux, qui leur ont dit qu'ils s'étaient tous dispersés, afin de ne pas mourir de faim ; car, pour toute nourriture, ils n'avaient que les lièvres et les perdrix. Ils ajoutaient qu'il n'y avait point de buffles sur leurs terres. Je pense que c'est vrai ; car, l'été dernier, plusieurs Loucheux m'avaient bien promis de venir à Pâques, et personne n'est venu. En ce moment, je ne puis pas vous dire si je descendrai chez eux ou non, parce que j'éprouve une fatigue telle que je n'en ai encore jamais ressentie de pareille, et cela dans tout le corps. Si les sauvages étaient venus comme à l'ordinaire, je n'aurais pas tenu huit jours, ou le bon Dieu m'aurait guéri de cette faiblesse excessive. Cependant je ne désespère pas encore de descendre ; mais je partirai plus tard que les autres années, car je voudrais bien finir la chapelle que j'ai commencée l'année dernière, afin que lorsque Votre Grandeur viendra, Elle puisse avoir un endroit convenable pour les offices. La maison n'est pas couverte et le plancher n'est pas encore posé. Bien de l'ouvrage pour des gens qui meurent de faim. Ma lettre, par les berges de *Peel's River*, vous dira ce que j'aurai fait d'ici là.

Je ne vous dirai pas combien nous regrettons le départ du F. Ancel ; je pensais qu'il aurait pu passer un mois chez le P. Ducot pour attendre les berges d'en bas ; mais, d'après les ordres de Mgr Faraud, il faut qu'il parte avec les berges du printemps, et personne n'a le droit de l'arrêter d'ici à Attabaskaw, sous aucun prétexte. Il nous laisse encore bien de l'ouvrage pour finir notre nouvelle maison ; mais ce n'est pas sa faute, car il s'y est employé de toutes ses forces depuis le premier jour. Ce sont les planches surtout qui nous ont fait défaut. Nous devons bien des remerciements à Mgr Faraud, pour nous

l'avoir laissé si longtemps. Si le bon Dieu nous prête vie et santé, nous finirons tôt ou tard la maison. Le plus difficile est fait. Je vais profiter du conseil que vous me donnez. J'écris à Mgr FARAUD pour lui demander un des Frèresq ue le P. LECORRE a amenés à la Providence.

Je ne vous parle pas de la mission de ce printemps, car il n'y en a pas eu. Il n'y a encore que sept ou huit familles rendues ici ; les hommes ne sont visibles que le dimanche ; pendant la semaine, ils sont à la chasse pour trouver de quoi nourrir leurs familles, les femmes et les enfants courent le bois pour faire provision de graines et de racines. J'ai sonné tous les soirs, depuis le 1er mai : une dizaine de personnes, tout au plus, viennent au chapelet et à la prière. Le matin, il y en a encore moins. C'est bien triste, cette année!

En attendant que je puisse vous demander votre bénédiction de vive voix, veuillez me l'accorder maintenant, et me croire toujours

Votre tout dévoué en J. et M. I.,

SEGUIN, O. M. I.

Ceylan. — Colombo.

LETTRE DU R. P. FARBOS AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Colombo, le 18 décembre 1885.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Il nous est venu de France un écho des reproches faits aux missionnaires de Ceylan de ne jamais envoyer à nos Annales aucun des traits qui pourraient édifier notre famille religieuse et les mettre au courant des faits et gestes de leurs Frères dans notre Taprobane. D'une part, le travail excessif qui incombe à chacun de nous; de